ment : matin et soir, prières et chapelet en commun, aussi régulièrement que dans une maison religieuse. L'an dernier, à pareille époque, j'y allai pour les fêtes de Noel. J'avoue que je n'ai rien vu de pareil nulle part. C'est l'œuvre de la grâce de Dieu toute seule.

COLOMBIE BRITANNIQUE

MISSION DU LAC STUART

I

AU PAYS DE L'ENNEMI

Rapport du R. P. Morice, O. M. I., au Directeur des « Missions. »

C'était au commencement de juin 1902. Je venais de terminer ma tournée du printemps, et, l'esprit en proie à je ne sais quel malaise, je quittais le Fort Georges, me dirigeant vers le sud pour aboutir cinq degrés de latitude plus au nord. J'avais déjà fait bien des centaines de lieues, marchant à l'aventure en pays inconnu, et pourtant ni les fatigues inhérentes aux excursions dans les montagnes, ni les étreintes de la faim, ou même les angoisses morales, qui sont parfois l'apanage du missionnaire chargé d'un immense district ou du voyageur perdu au milieu de nos sombres forêts, n'avaient produit chez moi cette espèce d'inquiétude qui m'envahissait au seuil même du grand voyage que l'obéissance me faisait entreprendre.

C'est que cette fois je devais porter mes pas vers l'ennemi. Au lieu des Dénés sympathiques et dociles à la voix

qu'ils connaissent, auxquels j'étais habitué depuis vingt ans, j'allais me trouver face à face avec leurs frères passés à l'erreur, et je me demandais si les résultats que je pourrais obtenir seraient proportionnés aux sacrifices, pécuniaires et autres, que cette longue course allait occasionner. En un mot, ma mission était d'aller trouver le ministre protestant jusque dans ses retranchements, et d'aviser à ce qu'il y avait à faire pour l'en déloger.

Depuis de longues années, une ou deux familles de Nahanais, sauvages dont le bassin de la Stickine et de ses tributaires constitue les terres de chasse, venaient avec un dévouement admirable rencontrer le missionnaire au Lac d'Ours, par le 56e degré de latitude nord, et après avoir profité des avantages spirituels dont il est le dispensateur, insistaient pour que celui-ci allât porter à leurs compatriotes moins fervents, avec les lumières de la foi qui font discerner le bercail du bon Pasteur, le secours de ces aides puissants qui, sous le nom de sacrements, permettent de s'y maintenir. Mais ces bons sauvages mettaient près d'un mois pour venir trouver le prêtre à une localité qui, bien qu'au sud-est de leur pays, n'en était pas moins à plus de 220 milles au nord de sa propre résidence. Dans ces conditions, comment entreprendre, sans négliger le troupeau qui lui était déjà acquis, un voyage qui devait durer plus de deux mois ? L'autorité diocésaine, mise au courant de la question, avait décidé qu'il n'y fallait pas penser.

Malheureusement, l'homme ennemi avait profité de notre absence pour s'implanter au milieu de ces pauvres gens et, endossant la toison de l'agneau, il avait réussi à leur donner le change et à masquer le loup ravisseur qui les aurait effrayés. Un ministre anglican qui se disait catholique et prêtre comme le P. Morice, bien que de nationalité différente, avait établi ses quartiers généraux à Thalhthan, le principal village des Nahanais occidentaux, et, comme il faisait publiquement le signe de la croix et n'avait pas peur d'autres pratiques extérieures réputées exclusive-

ment catholiques, il s'était en peu de temps fait nombre d'adeptes.

Un petit noyau était pourtant resté à l'écart et professait, avec François, l'âme de la bande qui fréquentait le Lac d'Ours, son attachement pour le pasteur lointain qu'il ne connaissait que par ouï-dire. Que penser de ces dispositions ? La place était-elle perdue sans retour, ou bien les circonstances nous autorisaient-elles à nourrir l'espoir d'une fondation dans ce pays jusque-là inconnu des autorités religieuses ? Telles étaient les questions que j'étais chargé d'étudier sur place.

Thalhthan est situé un tant soit peu au nord du 58e degré de latitude, au confluent de la rivière du même nom avec la Stickine, et comme il n'y avait pas à songer à un voyage *overland*, il avait été décidé que je descendrais plus de neuf degrés au sud de cette place pour prendre le bateau qui fait le service des mines du Klondike, que je laisserais à l'embouchure de la Stickine.

Une course en pays plus ou moins civilisé, avec les moyens que la science et l'ingénuité humaines ont mis au service du voyageur, n'offre qu'un médiocre intérêt pour quiconque s'est imprégné du pittoresque inséparable de la vie du nord. Je passerai donc par-dessus les détails de cette première partie du trajet, mentionnant simplement pour mémoire une étape en canot, qu'on remplace après une centaine de milles par un steamboat assez bien conditionné, puis par une diligence qui vous secoue et vous cahote le long de chemins affreux, au point de vous laisser l'impression d'avoir quelque os hors de place, le soir de chacune des trois longues journées que vous devez y rester emprisonné. Pour vous refaire un peu, vous avez alors deux cents milles en wagons splendides, « de vrais palais », comme nous disait le bon P. Lacombe au scolasticat d'Autun, lesquels vous conduisent à Vancouver, la nouvelle métropole de l'extrême ouest. En steamer encore pendant six heures, et vous voilà à Victoria, la capitale de

la Colombie Britannique et le point le plus méridional de mon long circuit.

C'est là que je devais prendre le grand bateau qui me conduirait jusqu'à la Stickine. Comme il avait pour termini des localités soumises à la juridiction américaine, Seattle sur le Puget Sound au sud, et un point septentrional de l'Alaska, il ne faisait que toucher à ce port pour y prendre des passagers.

En attendant son arrivée, je me dirigeai vers l'évêché, où j'eus le plaisir de m'aboucher avec M. Althoff, grand vicaire du diocèse, un prêtre selon le cœur de Dieu, qui avait lui-même passé plusieurs années à évangéliser les sauvages de la Côte du nord. Quand il apprit le but de mon voyage :

— Vous perdez votre temps, me dit-il. Les Indiens que vous allez visiter sont perdus pour nous, et ne vous recevront que par des injures ou tout au moins par un froid mépris.

— Vous les connaissez donc ? lui demandai-je. Les avez-vous visités ?

— Non, mais j'en ai vu plusieurs au Fort Wrangell, près de la Stickine, où j'ai résidé quelque temps, essayant d'ouvrir les yeux aux Thlingets qui ne veulent point de la lumière.

— Mais, remarquai-je, qu'est-ce qui peut vous donner une si pauvre idée des sauvages de l'intérieur ? Ils n'appartiennent point à la race maudite du littoral ; ce sont des Dénés, les frères de mes propres Indiens, et je sais qu'au fond ils sont bons et naturellement religieux.

— C'est possible, fit-il ; mais à Thalhthan il n'en va plus ainsi. Les mineurs du Cassiar les ont démoralisés. L'intempérance et l'immoralité s'y sont donné la main pour les corrompre, et les faire même peu à peu disparaître de la scène du monde.

— Et pourtant, insistai-je, il faut bon gré mal gré que j'aille m'assurer de cet état de choses pour faire mon rapport à qui de droit.

— Parfaitement ; mais je répète qu'il est trop tard pour faire impression sur ces gens-là. Votre bateau est annoncé pour demain à six heures du matin.

C'était un samedi soir que se tenait ce colloque peu rassurant pour moi. Le lendemain, à quatre heures et demie, je disais ma messe à la cathédrale, ayant pour servant un ministre protestant tout fraîchement converti, un helléniste distingué, ainsi que je pus bientôt m'en convaincre.

A six heures, j'étais au débarcadère, attendant un bateau qui ne venait point. Une heure, deux heures et plus se passèrent dans une vaine attente : le *Cottage City* ne paraissait point. A onze heures, une dépêche annonçait qu'il n'arriverait qu'à huit heures du soir !

Je profitai de ce contre-temps pour visiter, en compagnie de mon nouvel ami, l'helléniste, la ville où nos Pères dirigeaient autrefois un collège qui eut ses jours de prospérité. C'est alors que je fis pour la première fois connaissance avec l'Armée du Salut. Pauvres gens ! Que de zèle en pure perte ! Des aveugles s'égosillant à conduire des aveugles, et prétendant même parfois montrer le chemin aux voyants ! En pleine rue, une femme soufflait de toutes ses forces dans un cornet à pistons, tandis qu'un homme ou deux l'accompagnaient avec d'autres instruments de cuivre et qu'un gamin joufflu battait de la grosse caisse. Pendant ce temps, une douzaine d'assistants chantaient un hymne de facture assez primitive, au cours duquel ils protestaient de leur retour à Jésus. Puis un des officiers de la troupe ambulante déclamait, avec une onction qui allait parfois jusqu'aux larmes, un appel aux pécheurs dont fort peu semblaient se préoccuper. Que Celui qui scrute les cœurs leur tienne compte de leurs bonnes intentions et leur donne à eux-mêmes les grâces qu'ils demandent pour les autres !

Notre bienheureux bateau ne fit son apparition à Victoria qu'à onze heures du soir, et peu de temps après nous voguions vers le nord.

Pendant deux jours et deux nuits nous longeâmes une

côte découpée en de nombreux fiords bordés de collines hérissées de conifères, par-dessus lesquelles les monts de l'intérieur lèvent çà et là leur tête enneigée. A notre gauche, ce ne sont partout qu'îles et îlots, dont la présence est d'autant plus appréciée qu'ils servent à briser la fureur des vagues que l'Océan, appelé Pacifique sans doute par ironie pour son humeur guerrière, aurait pourchassées contre les flancs de notre vaisseau.

Je salue au passage ce que la nue me laisse entrevoir des montagnes qui forment la limite occidentale des Chilcotins, mes ouailles d'il y a vingt-deux ans ; puis il me semble même reconnaître dans le lointain les pics géminés du mont Saint-Louis, dans le coin sud-ouest de mon district du Lac Stuart. Enfin, laissant en arrière le territoire britannique, nous voici dans les eaux de l'Alaska, et le mercredi, à onze heures du matin, nous abordons à Wrangell, sur l'île du même nom. Nous sommes à six ou sept milles seulement de l'embouchure de la Stickine.

Un petit bateau à vapeur tout de blanc habillé est en partance pour Telegraph Creek, à quelque 175 milles au nord-nord-est. Il est affecté exclusivement au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui vient de le faire construire, et il ne doit faire que deux ou trois voyages sur la Stickine. Pourtant, comme il en est encore à son trajet d'essai, quantité de gens, parmi lesquels l'élément féminin domine facilement, veulent en profiter pour l'étrenner.

— M'avez-vous réservé une place ? demandai-je alors au gérant de la Compagnie dans l'ouest, un M. Thompson que j'avais vu plusieurs fois au Lac Stuart.

— Oui, me dit-il, mais le bateau est bondé. Et puis, fit-il en baissant la voix, je ne sais comment vous trouverez la compagnie.

Un coup d'œil suffit pour me démontrer que ma place n'était point parmi ce monde interlope. Comme le vapeur doit être prompt dans son premier voyage, je me résigne à attendre son retour. Je le laisse donc partir au milieu des

clameurs des dames excursionnistes qui répondent aux hourras d'une troupe avinée restée sur le quai, et me dirige sans grand enthousiasme vers l'hôtel qui paraît le plus décent.

Seul, sans amis ou connaissances, sur une terre étrangère, au milieu de gens dont les propos dénotent le peu de culture intellectuelle, je prends mon cœur à deux mains et essaie de me persuader qu'à la longue je me ferai à ces Yankees qu'on dirait la lie de leur nation. Déployant alors un immense journal de New-York, je fais le brave et, ne pouvant ni fumer ni chiquer comme les autres, je parais absorbé par les nouvelles surannées que j'y trouve. En réalité, je me sers de ses généreuses colonnes comme de paravent pour me soustraire à la curiosité publique et étudier furtivement mon monde. Ciel ! quelle société, et comme ses discours trahissent bien ses mœurs !

Il y avait quelque temps que j'étais ainsi occupé à contraster mentalement cette engeance, si nouvelle pour moi, avec mes chers Dénés, lorsqu'un grand jeune homme, dont j'avais déjà rencontré le regard inquisiteur, m'aborda poliment.

— Pardon, me dit-il, n'êtes-vous point un prêtre catholique ?

— Oui, monsieur.

— Ne venez-vous point du Lac Stuart ?

Pour toute réponse, un tressaillement soudain trahit ma surprise.

— Vous êtes le Père Morice ? ajouta mon interlocuteur.

— Par exemple ! Comment le savez-vous ? demandai-je intrigué.

— Oh ! rien de plus facile, me dit-il ; par votre portrait tout simplement.

Alors ce jeune homme me rappela un incident de ce qu'on appelle dans le pays le *Klondike rush*, l'engouement de 1898 pour les mines nouvellement découvertes de l'extrême nord-ouest. Au cours de mes tournées apostoliques,

j'avais rencontré un blanc avec sa fille qui se rendaient à l'Eldorado dont tous les esprits étaient alors préoccupés. L'homme était protestant, mais la jeune femme suivait la religion de sa mère qui était catholique, et elle avait porté son père à se détourner quelque peu de son chemin pour aller passer le dimanche au Lac Stuart, où elle avait rempli les obligations du temps pascal.

Avant de quitter la Mission, redoutant les mauvais traitements ou manques de soins prémédités qu'on attribuait à tort ou à raison aux sauvages qui se trouvaient sur leur chemin, mes visiteurs m'avaient demandé un passeport, et ils avaient insisté pour qu'il ne fût ni plus ni moins que ma photographie, recommandation qui, avaient-ils dit, serait comprise de tous mes Indiens sans exception. Les deux voyageurs s'étaient alors rendus jusqu'à Telegraph Creek, sur la Stickine, où la jeune fille s'était mariée à mon interlocuteur. Et voilà comment celui-ci avait pu me reconnaître !

Inutile de dire que je fus enchanté de cette rencontre, d'autant plus que ce monsieur, qui répondait au nom de Johnson, était réellement une perle au milieu d'un tas de boue. Il s'était constitué le catéchiste de l'endroit, et remplaçait le dimanche le Père Jésuite qui venait de Juneau sur la côte, bien trop rarement, disait-on, visiter la population catholique qui aurait été passable avec des soins plus assidus. Je n'oublie point que ce sont précisément ceux qui se plaignent le plus de leur pasteur qui mettent le moins d'empressement à profiter de son ministère.

M. Johnson me fit visiter ce qu'on appelle la ville. C'était un amas de maisonnettes en planches dont plusieurs étaient inoccupées, et qui confinaient immédiatement au village indien tout le long du croissant que forme le port. Là vous vous trouvez en plein cosmopolitanisme. C'est d'abord une nombreuse famille canadienne et, partant, catholique. Ils semblent de braves gens, bien que les enfants aillent à leur perdition par suite des mauvaises compagnies qu'ils fré-

quentent. Mais des renseignements ultérieurs vous apprennent que le père a dû s'expatrier pour avoir plus que convoité le bien d'autrui. C'est ensuite un brave Irlandais qui a encore la foi, mais qui attend des jours meilleurs pour y conformer sa conduite. Uni sans consécration religieuse à une sauvagessse de l'endroit, il en a eu plusieurs enfants dont il ne paraît qu'à demi fier. Voici maintenant un vrai Breton de France : un Celte, par conséquent un chrétien fervent. Attendez un peu : il se dit, en effet, bon catholique, mais il appartient à une société secrète et déclare préférer mourir plutôt que d'y renoncer. Du reste, paraît-il, les prêtres l'ont condamnée sans la connaître ; il est trop honnête homme pour s'affilier à ce qui n'est pas convenable. Plus loin, vous avez une dame américaine qui a été élevée au couvent, mais son mari est protestant. Bien qu'il ne sache pas assez de latin pour distinguer un génitif d'un nominatif dans ses ordonnances, tout le monde ne l'en salue pas moins : M. le Docteur. Il n'a peut-être pas tué beaucoup plus de malades que d'autres médecins dûment investis du droit de faire suivre leurs noms des initiales magiques M. D.

Quittant la ville proprement dite, nous nous avançons, M. Johnson et moi, au milieu de colonnes héraldiques et funéraires agrémentées des sculptures les plus grotesques, comme on en trouve chez tous les aborigènes de la côte, vers la seule Indienne qui soit catholique. C'est une femme sur son déclin, qui me reçoit plus que froidement. A mes questions et politesses elle ne répond que par des monosyllabes et des regards où ne perce aucune tendresse. Enfin une idée se fait jour dans l'esprit de mon cicerone.

— Ne sais-tu pas, lui fait-il observer, que ce gentleman est non seulement catholique, mais prêtre comme les messieurs que tu a vus à Victoria ?

La vieille se ravise alors. Un cri de joie lui échappe et elle demande à se confesser. Elle m'avait simplement pris pour un ministre protestant.

Mais ici une difficulté se présente. Comment exercer mon ministère dans la Préfecture apostolique de l'Alaska où, n'ayant point prévu le délai qui m'y retient, je me trouve dépourvu de tout pouvoir ecclésiastique ? Force m'est donc de remplacer la confession sacramentelle par quelques bons conseils.

Plus loin, c'est une vraie trouvaille ethnographique qu'il m'est donné de faire. Les lecteurs de nos « Missions » ne sont pas sans connaître au moins de nom le fameux chinouk dont le bon Père J.-M. Le Jeune est devenu le protecteur attitré, — ce qui ne l'empêche pas de se livrer avec succès à l'étude des langues séliches. Cet ineffable parler, que des nécessités commerciales firent naître sur les bords de la Colombie inférieure, doit son nom au fait que son vocabulaire est basé principalement sur des mots, généralement mal prononcés, de la langue des sauvages Chinouks. Mais il n'est lui-même qu'un jargon informe, qui ne donne aucune idée de l'idiome qui, au point de vue terminologique, lui a servi de base. Disons-le à la honte de notre civilisation : quand, il y a une douzaine d'années, un savant philologue de Washington voulut sauver pour la postérité cette langue qu'on savait sur le point de s'éteindre, il eut toutes les peines du monde à trouver, englobés dans une tribu étrangère, deux individus de cette race jadis si redoutée des traiteurs de pelleteries. Ceux-ci avaient eu leur revanche. Armés d'une arme à double tranchant, l'intempérance et l'immoralité, vices qui sont inséparables chez les Peaux Rouges, ils avaient dompté les Chinouks en les anéantissant.

Ces deux individus passèrent pour les derniers survivants de leur race. Et voilà que, échoué à peut-être 350 lieues de là sur une île du Pacifique nord, un autre Chinouk coulait des jours tranquilles sans se douter de son importance au point de vue ethnologique. Antoine paraissait un bon chrétien, et je me rappelle encore son désappointement quand il apprit que je ne pouvais entendre sa confession.

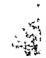
il avait été élevé par les premiers missionnaires canadiens de la Colombie, m'appelait Monsieur le Curé, et parlait un français fort convenable pour un sauvage.

Faute de mieux, ces visites, — ajoutées à de petits essais d'études linguistiques et quelques leçons de catéchisme aux enfants métis de mon ami Pat —, servaient un tant soit peu à me dissimuler le désœuvrement auquel l'absence du bateau me condamnait. J'essayai même du journalisme, et notai quelques faits pour l'édification des lecteurs d'un périodique de Vancouver. Cette dernière circonstance ajouta encore à l'idée que j'avais du peu de scrupule avec lequel les Américains préparent leurs informations pour la presse. A ma question : quelle est la population actuelle de Wrangell ? on répondit sans broncher : vous pouvez dire sept cents âmes. Or, je doute que, en excluant les Indiens, son chiffre s'élève à plus de trois cents.

Il va sans dire que, pour une localité de cette taille, l'arrivée du grand vapeur américain prenait plus ou moins les proportions d'un événement. La moitié des habitants (qui semblaient, du reste, presque tous en villégiature) se portaient alors à la jetée pour voir et être vus. Pour faire comme les autres, j'accompagnai un jour M. Johnson au débarcadère, et nous nous y promenions tous les deux, quand une dame de mise élégante, quittant momentanément le vaisseau qui venait d'aborder, s'avança vers moi et m'adressa la parole en russe. Je lui fis remarquer en anglais que sa langue maternelle m'était malheureusement inconnue, mais que j'étais presque Russe puisque je venais de France et pourrais lui répondre dans la langue des alliés. Elle s'inclina déconcertée, balbutia ce que je pris pour une excuse et disparut dans la foule. Elle m'avait pris pour un pope !

Et voilà ce à quoi peut servir la barbe du missionnaire !

Il est vrai qu'en une autre rencontre elle me valut de passer pour un rabbin juif. Vous riez ? Eh bien, ce n'est pas tout. Dans une troisième circonstance, en 1896, alors



que je venais d'aborder à Liverpool, une députation, papier solennel à la main, me fit une profonde révérence et, avant de me lire son adresse de bienvenue, me demanda par l'intermédiaire de son président :

— Vous êtes bien Sa Grâce Mgr l'Archevêque de Rupert's Land ?

Quel imberbe aurait jamais été pris pour l'archevêque anglican de la Rivière Rouge, dont la barbe avait bien un pied de long ?

Prés d'une semaine s'était déjà écoulée et le *Mount Royal,* le vapeur de la Compagnie qui devait me mener à Telegraph Creek, ne paraissait point.

— Du reste, à quoi bon tenter l'impossible et essayer de ramener au catholicisme, ou même simplement visiter, des gens qui sont maintenant imbus des préjugés du protestantisme ? me disait-on de toutes parts. Ils ont un ministre qui boit autant qu'eux, ce qu'ils trouvent bien plus commode que la tempérance que vous ne manqueriez pas de leur prêcher. En outre, ils ne sauraient avoir plus mauvais voisinage. Vous n'êtes pas sans savoir que la place appelée Telegraph Creek est l'enfer de la Colombie septentrionale ?

Et comme je me récriais contre cette qualification, on me faisait remarquer que cette localité se trouvant en territoire britannique, la police américaine n'y pouvait rien faire ; en sorte qu'elle servait de refuge aux *outlaws* des deux pays, d'autant plus que toute communication avec les autorités de la Colombie Britannique était à peu près impossible. Décidément, ce n'était guère encourageant.

Enfin, me voilà à bord du petit bateau, dont je puis jouir tout à mon aise puisque j'en suis le seul passager. Doucement, prudemment et comme en tâtonnant, nous nous faufilons au travers des innombrables bancs de sable qui, à la marée basse, obstruent la navigation sur plusieurs milles à la ronde en aval de l'embouchure de la Stickine. De fait, la sonde doit longtemps manœuvrer aussi souvent que la roue du capitaine. Une fois entrés

dans le lit de la rivière même, la première se repose, et vogue la galère !

Nous atteignons vite le poste de douane canadien que les dernières délimitations territoriales ont fait reculer considérablement dans l'intérieur, et puis nous voici en face de ce que les cartes appellent le Grand Glacier. Depuis de longues années je suis familier avec ces immenses amas de glace, et pourtant ce que j'ai maintenant sous les yeux est absolument distinct de ce que j'ai vu jusqu'ici. Les glaciers que j'ai précédemment observés sont, sans aucune exception, suspendus à de hautes distances aux flancs des montagnes dont ils remplissent généralement les sinuosités ; mais celui-ci est relativement plat, et son extrémité inférieure touche littéralement au cours d'eau dont il semble former une des rives. Il peut avoir trois kilomètres de large, mais on le dit long de plusieurs lieues.

Le mois de juin vient de prendre fin, et juillet nous amène de fortes chaleurs qui font considérablement hausser la rivière. Pourrons-nous franchir le Grand Rapide ? La réponse ne se fait pas attendre longtemps, et elle est négative. Ce cañon est si connu pour la violence de son courant que, après que ses eaux ont atteint une certaine limite, aucune embarcation n'entreprend de le remonter. Or, la jauge plantée sur ses bords accuse une crue qui rend futile tout essai de lutte avec la fureur de ses vagues.

Que faire ? Attendre tout simplement que la rivière ait baissé suffisamment pour nous laisser passer ! Dans les voyages à la sauvage, vous vous servez de canots assez légers pour éviter par un portage tout rapide qui peut vous barrer le passage ; mais avec un steamer vous êtes l'esclave du temps et des circonstances. Vive donc encore la vie sauvage et ses légers esquifs !

Imaginez-vous un homme habitué à l'étude et à la vie active confiné neuf jours durant dans un étroit espace — le pont d'un bateau à vapeur avec une mince lisière de terre

entourée d'eau — sans aucun travail, sans autre récréation ou sujet d'entretien que l'état de la rivière et les pronostics du temps — et vous aurez une faible idée de ma position au pied de ce malencontreux cañon. Vous avez beau ronger le frein, votre sort n'en devient pas plus tolérable. De guerre lasse et pour tuer le temps, je me fais professeur et donne des leçons de français à la femme du capitaine, d'où je ne sors que pour entendre de tous côtés la sempiternelle question de la hauteur de l'eau, telle qu'enregistrée par la jauge, et des probabilités atmosphériques pour le lendemain.

Et pourtant toute chose a sa fin ici-bas, même un contretemps en voyage. Le dixième jour de notre arrêt nous levons donc l'ancre et, après des efforts qui font autant honneur au mécanisme de notre bateau qu'à l'habileté de son capitaine, nous parvenons à vaincre l'obstacle, et continuons gaiement notre voyage si longtemps interrompu.

Le soir, comme nous allons nous coucher, nous abordons à un poste de traite qu'on pourrait dire mort-né, puisque ses bâtisses à peine achevées doivent être prochainement transportées à Telegraph Creek. Le marchand de l'endroit me répète les mêmes propos relativement à l'inutilité de ma démarche. Je commence à m'habituer à ce refrain, et n'en dors pas moins du sommeil du juste.

En m'éveillant je m'aperçois que le bateau est stationnaire. Nous venons d'arriver. Je vais aux informations, et promène mes regards sur ce fameux poste. L'extrémité d'un ravin qui s'ouvre en entonnoir, arrosé d'un ruisseau qui se jette bruyamment dans la rivière, avec une ligne de maisons le long de celle-ci et une couronne de hautes collines en arrière de celui-là, voilà donc l'apparence topographique de cet enfer terrestre dont on m'a tant parlé. Je n'attristerai point mes lecteurs par une description de sa physionomie morale. Sortons plutôt de notre prison, et allons voir si le bon François a été fidèle au rendez-vous que je lui ai donné l'année dernière.

Voici venir un vieux sauvage à la barbe grisonnante, qui attirerait vos sympathies sans un certain air narquois, un je ne sais quoi de louche qui perce au travers de ses yeux obliques. J'ai appris depuis qu'il était le grand sorcier du pays, mais peu importe pour le moment. Il se charge de ma personne et me pilote le long de huttes recouvertes de boue durcie qui se cachent derrière les magasins. La matière de leur toiture est une enseigne des plus appropriées à leur destination, puisque ce sont autant de repaires du vice.

Je suis, paraît-il, attendu. A chaque porte une femme se tient debout, évidemment piquée de curiosité à la vue d'un prêtre catholique. Il ne m'est pas difficile de reconnaître en elles les traits dénés. Mais, hélas ! aucune ne se dérange pour saluer l'ambassadeur de Jésus-Christ, ce dont mon ignorance de leur position sociale me porte à m'étonner. Nous gravissons, mon vieux sorcier et moi, les flancs de la colline, au sommet de laquelle deux blanches tentes brillent aux premiers rayons du soleil.

Mais qu'entends-je ? Est-ce un écho lointain de nos saintes prières qui frappe mon oreille, ou bien la tristesse qui m'envahit à la pensée des âmes qui se perdent au fond de ce trou infernal serait-elle la cause d'une hallucination ? Mais non, je ne me trompe point : ce chant qui vient de s'éteindre là-haut c'est bien le *Kyrie eleison* du 6e ton, et maintenant ce que j'entends, c'est la prière du matin en langue porteur !

Le biographe du cardinal de Cheverus, mon compatriote, rappelle l'émotion que son héros éprouva lorsque, au fond des grands bois américains, son oreille perçut un jour le chant de la messe royale exécuté par de pauvres sauvages qui n'avaient pas vu de prêtre depuis longtemps. A coup sûr cette émotion ne pouvait surpasser celle qui s'empara de moi en cette circonstance mémorable.

Doucement et sans bruit je m'adjoins à la petite troupe en communion avec un Dieu qu'elle connaît à peine. On

s'aperçoit évidemment de mon arrivée ; mais les choses du ciel avant celles de la terre. La prière se continue renforcée bientôt du puissant apport de ma plus belle voix de basse. Mais, à la fin, quels cris de joie d'un côté, et quelle respectueuse considération de l'autre ! C'est bien mon fidèle François avec sa femme et une autre famille qui « prie » avec lui, comme on dit, c'est-à-dire qui veut être catholique bien qu'elle n'ait jamais vu de prêtre.

Nous sommes, paraît-il, à douze milles de Thalhthan, le terme de mon voyage ; et pour faire honneur au messager de la bonne cause, on insiste pour aller chercher l'unique cheval que possède le village. C'est, dit-on, un cheval protestant ; raison de plus pour le faire travailler pour le prêtre.

Le lendemain, nous voilà donc en route pour la place forte du protestantisme parmi les Dénés de la Colombie, Ma Révérence, fièrement plantée sur une humble bête qui ne gagna jamais de prix à la course, et mes catéchumènes portant qui ma chapelle, qui ses propres effets, mais tous à pied. Le sentier suit de fort près la rivière, dont le cours devient si rapide qu'aucun steamer n'a jamais pu le remonter. Un géologue trouverait son profit à étudier les stratifications que révèlent ses rives rocheuses aux parois perpendiculaires. Pendant longtemps on dirait une tranchée faite par un couteau dans un immense fromage. Mais nous ne sommes point géologues : *Ad altiora tendimus.*

A gauche, j'aperçois plantée sur deux poteaux, une petite malle de facture américaine. Quelque secret doit se cacher là-dedans. Comme ma monture, si piètre qu'elle soit, me permet d'aller encore plus vite que mes gens, tous pesamment chargés, je profite d'une petite avance pour aller m'en assurer. On doit être bien honnête dans ce pays-là, ou bien le trésor que renferme la boîte n'est guère précieux, puisque son couvercle cède au plus faible effort. Tout en siégeant sur mon cheval antique, je l'ouvre donc et qu'aperçois-je ? Des ossements humains ! des restes de tibias et de fémurs !

Mais ce n'est pas tout. Un essaim de guêpes a établi son domicile dans ce cercueil aérien. Furieuses d'être découvertes dans leur retraite qu'elles croyaient à bon droit inviolable, les voilà qui se précipitent vers moi et me font entendre leurs protestations indignées. D'un autre côté, ma Rossinante, piquée sans doute par quelque membre de la tribu apiaire, fait un bond en l'air, puis part au grand galop, ruant et dansant, à la grande surprise de mes compagnons qui ne l'ont jamais vue de pareille humeur. C'est une faute de plus ; pour avoir cédé à mes goûts d'antiquaire, me voilà puni par là où j'ai péché.

Mais le sentier devient mieux marqué. Il se bifurque même en plusieurs endroits, signe infaillible du voisinage d'habitations humaines. De fait, le village nous apparaît bientôt, lequel est composé d'une double rangée de cabanes en rondins, basses mais assez grandes. Plus bas, bien que dominant la rivière de trois ou quatre cents pieds, une maison de construction analogue quoique plus soignée s'élève tout près d'une vaste bâtisse. C'est la résidence du ministre avec son temple.

Mais qu'importent les détails matériels ? Ce sont les âmes qui m'ont fait entreprendre ce long voyage ; que ne se portent-elles au devant du premier représentant de la vraie foi qui les ait jamais visitées ! Hélas ! chacun se tient à l'écart. Ou plutôt, à l'arrivée de notre petite caravane, tout le monde est aux aguets, bien que la tête baissée et faisant mine de vaquer aux occupations ordinaires quand je passe, et me dévorant des yeux quand on prévoit ne pas rencontrer mes regards. Le mot d'ordre a été, paraît-il, donné : le prêtre français est un sorcier malfaisant, et tout protestant qui lui tend la main ne verra pas la fin de l'année.

Quelques-uns se font pourtant présenter comme catéchumènes par le bon François qui, au courant des réceptions enthousiastes auxquelles je suis habitué, paraît peiné de l'accueil plus que réservé qui m'est fait. La plus grande

maison de mes nouvelles ouailles m'est vite assignée, laquelle nous ne tardons pas à convertir en chapelle, et la mission commence.

Qu'on me permette de remarquer tout d'abord que je n'ai jamais passé de semaine plus laborieuse que les huit jours pleins que je restai là. Au point de vue purement religieux, voici quel était mon programme quotidien. Le matin : Messe avec sermon en porteur interprété par François. Après déjeuner, long catéchisme, au cours duquel je tâchai d'abord de bien inculquer les principales vérités de notre foi, après quoi j'enseignais les prières et cantiques que j'avais composés. Après midi pareil exercice ; puis le soir prière et sermon.

Il n'y avait pour moi rien de nouveau dans cet ordre de choses. Le surcroît de labeur consistait dans les leçons de nahanais que je me faisais donner, en dehors de ces exercices auxquels j'étais habitué, par François et quiconque savait autre chose que sa propre langue. Du matin jusqu'au soir — et en juillet le soir ne vient qu'à dix heures et demie à cette latitude — je bûchais comme un forcené, sachant bien que mon temps était limité par le prochain retour du bateau qui devait m'emmener dans son troisième et dernier voyage. Mon avidité en vint au point de déconcerter même mon courageux auxiliaire qui n'était point habitué à pareil travail intellectuel. Mais son secours m'était d'autant plus précieux que, comprenant très bien le porteur, ses leçons m'évitaient ces fautes et malentendus sans nombre auxquels doit se résigner tout étranger qui apprend une langue sans livre ni maître compétent, comme je l'avais fait pour le chilcotin, le porteur et autres dialectes dénés.

Le nahanais est beaucoup moins compliqué que le porteur, et son vocabulaire est plus pauvre et moins homogène. Par contre, sa phraséologie est plus embarrassée et, en raison d'un accent très prononcé qu'il possède et qu'on ne trouve dans aucun autre dialecte déné du nord, sa

phonétique est encore plus délicate. Au point de vue de la syntaxe et de la structure matérielle, il se rapproche plus des idiomes du Mackensie que ceux de l'ouest, et il possède de commun avec les premiers cet immense avantage au point de vue de la facilité, que ses négations ne sont point inflectionnelles. Une particule négative avant le verbe, et vous avez le négatif. Quelle différence en pratique avec la double négation du chilcotin, et le triple (quelquefois quadruple) équivalent des Porteurs et des Babines, alors que le verbe subit au négatif tant de transformations par voie inflexionnelle et incorporative qu'il en devient parfaitement méconnaissable !

Le nahanais de l'ouest paraît formé par un procédé absolument éclectique, et sous ce rapport il a assez d'analogie avec l'anglais. Je n'ai pas trouvé moins de quarante substantifs empruntés au tlhinget de la Côte, en sus de plusieurs mots propres au Loucheux, au Peau-de-Lièvre et au Montagnais. Le tsimpsian du sud-ouest lui a même fait cadeau d'un terme : *lélk,* qui signifie serpent, reptile qui n'existe dans aucun coin du territoire nahanais. Il s'est aussi incorporé deux ou trois mots anglais, après en avoir changé l'*l* en *n*. Exemples : *gon* (anglais *gold*), or ; *sink* (anglais *silk*), soie ; *dana* (anglais *dollar*), etc. Le chinouk lui a en outre cédé deux mots pour désigner des êtres qui lui étaient originairement inconnus, le cheval et la vache.

Parfois cette tendance à s'approprier un vocabulaire étranger donne lieu à des composés hybrides assez curieux. Ainsi l'équivalent de notre mot orgue ou harmonium est en nahanais moitié tlhinget et moitié déné. Presque tous les Dénés appellent cet instrument un livre qui chante. Comme les Nahanais avaient déjà emprunté le mot *'kûk* pour dire papier ou livre, et que par ailleurs ils ne pouvaient s'accommoder d'un synonyme tlhinget pour exprimer l'action de chanter, ils ont retenu sans scrupule le premier vocable qu'ils ont simplement fait suivre de leur propre équivalent du second, et disent maintenant *'kûk-étqine*.

Mais, observera un lecteur peu passionné pour les études philologiques, que sont après tout ces Nahanais, et quelle est leur population ? Ce sont des chasseurs d'animaux à fourrure qui vivent surtout de gros gibier tel que l'orignal, et leur nombre à l'ouest des Montagnes-Rocheuses est très restreint. Indépendamment des Nahanais de l'est, on ne compte à Thalhthan, où nous nous trouvons, guère plus de 180 âmes ; mais la sous-tribu des Kaskas, à 130 milles plus à l'est, est un peu plus nombreuse : disons 200 pour ne pas exagérer. Au nord vous avez la bande des Takus qui peut se monter à 150 âmes et qui complète le chiffre total de cette tribu dans l'ouest, à moins qu'on ne mette en ligne de compte une toute petite bande enclavée dans un territoire étranger sur la côte du Pacifique. Ces sauvages sont parfaitement nomades, excepté ceux de Thalhthan qui ont, d'ailleurs, une bonne proportion de sang non déné dans les veines, et qui passent chaque année un certain temps à leur rendez-vous pour des réjouissances publiques et autres motifs d'ordre social.

Comme résultat de mes études et instructions, j'appris à mon petit troupeau (lequel finit par compter neuf familles et cinq célibataires adultes) les prières du matin et du soir, celles du chapelet, une leçon de catéchisme, plus quatre courts cantiques, le tout dans leur langue et composé sur place. Pour mon propre compte et le bénéfice de ceux qui pourront venir après moi, j'amassai les matériaux d'une grammaire et d'un vocabulaire que j'imprimai ensuite jusqu'à la lettre F, quand des circonstances indépendantes de ma volonté me forcèrent à ajourner le parachèvement de ce travail. On peut voir par là si mes huit jours (et nuits, pourrais-je presque ajouter), furent bien remplis (1).

Une autre circonstance dont je m'assurai, c'est la

(1) Il est vrai de dire que j'avais précédemment obtenu une faible idée de son vocabulaire par l'intermédiaire d'un de mes visiteurs au Lac d'Ours.

nécessité absolue pour le missionnaire de bien posséder la langue de ses ouailles, s'il veut être correct dans ses instructions et sûr de ne dire que ce qu'il veut. J'avais le meilleur interprète du monde, un homme qui n'avait pour ainsi dire qu'à traduire mot à mot chacune de mes phrases, puisque la marche du nahanais est à peu près identique à celle du porteur. Or quand je fus pour expliquer le mystère de la sainte Trinité, impossible de lui faire dire ce que je voulais. Avec la meilleure volonté du monde, mon pauvre François s'obstinait à prêcher qu'il y a trois dieux, parce que les Nahanais ont une forme de nombres distributifs (tous les trois, chacun des trois, etc.) différente de celle des Porteurs. Voyant qu'il ne pouvait s'en tirer sans hérésie, je m'enhardis à balbutier moi-même dans leur dialecte ce que je voulais leur faire comprendre, et je me rappelle encore l'épanouissement de leurs visages quand ils me déclarèrent qu'ils me comprenaient fort bien. Or, si pareille difficulté peut se produire avec un homme d'intelligence plus qu'ordinaire qui traduit une langue de structure identique à la sienne, langue qu'il comprend, du reste, sans aucune difficulté, quelles hérésies, hors-sens et contre-sens ne peuvent-ils pas résulter d'interprétations d'idiomes si différents des dialectes indiens, tels que le français ou le chinouk, que l'interprète ne comprend parfois qu'à demi, ou qui sont, comme le dernier, d'un vague désespérant? Je ne parle pas des cas si fréquents en dehors des instructions religieuses, où un interprète peu scrupuleux peut manifester ses animosités personnelles ou servir ce qu'il croit ses intérêts en exagérant ou dénaturant la parole du prêtre, ou bien en taisant ce qui le blesse.

Et le ministre protestant? dira quelqu'un. Le ministre protestant avait disparu. Le second ou le troisième jour après mon arrivée, il s'était rendu à Telegraph-Creek, parce que, sans doute, sa bouteille était vide. Ce révérend est un excellent médecin indien. Il plaît toujours à ses malades, parce que son spécifique ordinaire est le whisky. Les con-

séquences en sont palpables, comme l'atteste l'état florissant de son cimetière. Il paraît qu'il doit être lui-même de santé assez débile, car il n'épargne pas pour son propre compte les potations de sa panacée. De fait, si les échos du Nord sont fidèles, les blancs eux-mêmes, pourtant peu scrupuleux sous ce rapport, ont dû depuis lui faire quitter le pays dans un état de parfaite impuissance causé par de trop fréquentes potations de sa médecine favorite.

Quand j'avais cinq minutes à moi, je les passais au milieu du village, essayant de prêcher plutôt par la bonne impression que je pouvais produire que par des procédés directs qui auraient pu effaroucher et amoindrir mon prestige par l'insuccès. Selon mon habitude, j'essayais de gagner les grands par l'entremise des petits. Au commencement, les enfants s'enfuyaient à mon approche. Ma soutane et ma croix d'Oblat semblaient leur faire peur. Graduellement pourtant ils s'apprivoisèrent, et je me fis même des amis dans leurs rangs. Les mamans paraissaient fières de mes attentions pour leur progéniture, et peu à peu certains papas condescendirent même jusqu'à répondre amicalement aux quelques paroles que je leur adressais dans leur langue. Avant l'issue de ma mission, ce fut, d'après mes agents secrets qui me mettaient au courant de tout, comme un revirement général d'opinion. Je ne puis reproduire les termes flatteurs dont on se servait à mon endroit; mais il ne m'est pas défendu de remarquer qu'on regrettait vivement que je ne fusse pas venu quelques années plus tôt, ou bien que je ne pusse pas rester d'une manière permanente. La grâce de Dieu aidant, je crois que j'aurais pu, en relativement peu de temps, les faire passer presque tous au catholicisme.

Mais le temps pressait. Le bateau allait arriver à Telegraph-Creek; il fallut partir. Quand reviendrais-je? Probablement jamais, mais un autre prêtre semblable à moi pourrait les visiter de temps à autre. — Non, non! criait-on de toutes parts; promets-nous, avant de nous quitter, que

tu reviendras toi-même. Tu nous comprends déjà ; un autre n'en pourrait venir la qu'après longtemps, etc., etc.

Pauvres chers enfants des bois, comme il m'en coûta de ne pouvoir vous donner la réponse que vous désiriez !

Plus de la moitié de mon troupeau (dont j'avais naturellement baptisé les enfants) m'accompagna à pied jusqu'à Telegraph-Creek, et puis, mornes et sans voix, les pauvres gens se séparèrent peut-être pour toujours de celui qu'ils appelaient déjà leur grand chef.

Sur le vapeur se trouvait un des nombreux fils du ministre de Talhthan, plus un autre prédicant en disgrâce pour la même cause, disait-on, que celle qui entraînait son compère vers sa ruine. Il emmenait avec lui un enfant kaska pour le soustraire, paraît-il, à la fureur de compatriotes qui voulaient venger sur lui la mort d'un des leurs. Ce nouveau ministre ou ex-ministre affectait avec moi une grande sympathie pour les pratiques catholiques. Il alla même jusqu'à me soumettre ses essais de prières en langue indigène. C'était à faire rire de pitié. Le brave homme semblait vouloir provoquer une générosité analogue de ma part ; mais il n'y réussit point.

Comme il était écrit que les difficultés d'ordre moral devaient être l'accompagnement obligé de ce voyage exécuté dans des conditions de confort matériel auxquelles je n'étais point accoutumé, je ne fus pas plus tôt de retour à Wrangell que surgit une difficulté qui faillit m'y faire échouer. Mon plan avait toujours été de rentrer chez moi par la Skeena, et de donner en passant ma mission annuelle au Rocher Déboulé et aux Babines du lac de ce nom. Mais on me fit observer qu'il était absolument défendu à un bateau sans papiers *ad hoc* de prendre à son bord aucun passager venant d'un port américain. Or, le ***Mount-Royal*** n'avait point ces papiers, et il ne pouvait me conduire à Port-Simpson, où se trouvait un poste de douane canadien, et de là à la Skeena sans s'exposer à une forte amende.

Me voilà donc privé de tout moyen de retour autre que